

delà l'amour ; cet amour naît, croît et s'épanouit sans en avoir conscience, et son parfum se dégage comme celui de l'encens.

Le lendemain du jour où Hélène écrivait certaine feuille très sentimentale de son journal, Weinreb vint annoncer que le professeur était malade ; en effet, il ne vint pas. A l'heure du thé, Hélène se montra fort distraite ; tout à coup elle se leva, courut s'enfermer dans sa chambre et fondit en larmes. Dans la matinée suivante, elle pria M. de Festenburg d'aller prendre lui-même des nouvelles de son maître. Le brave homme ne se le fit pas dire deux fois ; il arriva chez Valérien.

— Que veut dire ceci ? Votre passion serait-elle déjà éteinte ?

— Vous n'en croyez rien, s'écria le jeune homme enchanté ; si vous saviez comme je l'ai ! c'est pour la première fois de ma vie. Mon absence doit avoir atteint le but, ce petit chagrin l'aura forcée à se rendre compte de ses sentiments.

— C'est à dire que vous pensez revenir aujourd'hui ?

— Assurément.

— Alors je vous emmène en voiture.

En apercevant Valérien, Hélène faillit s'évanouir de joie ; elle se retint au dossier d'un fauteuil. Lui-même ne put contenir son émotion et baisa tendrement la main de sa bien-aimée, tandis que M. de Festenburg, pour ne rien voir, caressait le chien qui lui faisait fête. Aussitôt qu'ils furent seuls à leur leçon, Hélène interrompit son maître.

— Vous avez été malade ?

— Je le suis encore.

— Vous m'effrayez.

— Je ne veux pas vous tromper ; je ne reviendrai plus.

— Vous ne reviendrai plus ?... — Les yeux d'Hélène se gonflèrent de larmes. — Vous ne le voulez pas ?... demanda-t-elle après une pause.

— Je ne le puis.

— Eh bien ! partez ! partez sur l'heure, s'écria la jeune fille en se levant par un mouvement brusque de fierté offensée.

— Non pas ainsi, mademoiselle, je n'ai pas mérité cela.

— Que demandez-vous donc ?

— Votre pitié.

Hélène le regarda d'une façon des plus encourageantes.

— Je suis amoureux.

— Amoureux ?...

Elle pâlit à ce mot, puis le sang lui empourpra les joues.

— Je suis amoureux d'une femme que je pourrai jamais nommer mienne.

— Elle est mariée ?

— Non, mais c'est l'unique héritière d'une riche maison ; vous comprendrez donc que j'aime sans espoir.

— Pourquoi sans espoir ? demanda Hélène rassurée.

— Parce que l'honneur l'exige. Je ne mettrai plus le pied dans la maison.

— Chez nous ?

— Oui, chez, vous s'écria Valérien, car vous êtes celle que j'adore et devant qui je plie les genoux...

Au moment même entra Mme de Festenburg, qui venait s'informer de la santé du maître d'italien. Derrière elle marchaient son mari et Weinreb : — Je vous le dis, glapissait ce dernier, et je le dis devant mademoiselle, il n'y a pas de meilleur parti dans tous les environs que M. Valérien Kochanski.

Hélène jeta au Juif un coup d'œil dédaigneux.

— Ne me parlez pas de votre Kochanski, dit la mère, sa conduite est connue, je désire qu'on ne momme jamais un pareil roué devant moi.

— Ni devant moi non plus, insista Hélène.

Le lendemain pendant la leçon, à laquelle la surveillance maternelle ne fit pas défaut, Weinreb trouva moyen de se glisser dans une chambre au premier étage, ouvrit la fenêtre qui donnait sur le parc et oublia de la refermer hermétiquement après avoir vaqué au dehors à quelques préparatifs.

Valérien parti, Hélène monta chez elle pour écrire son journal ; mais à peine avait-elle tracé deux ou trois lignes qu'un bruit étrange l'effraya. La fenêtre grinçait sur ses gonds ; Mlle de Festenburg jeta un cri. La tête qui apparut était celle de Valérien !

On ne lui demanda pas d'où il venait, on ouvrit la fenêtre toute grande, et un baiser fut échangé avant aucune parole. — Imprudent ! comment êtes-vous parvenu à monter ? N'avez-vous été aperçu par personne ? — Puis avec ferveur Hélène ajouta :

— Je suis à vous, rien ne peut nous séparer !

— Demain...

— A minuit.

De nouveau Valérien était à prendre son café, lorsque reparurent les quatre Juifs. Ils venaient s'informer de l'événement qu'ils appelaient "notre mariage."

— Tout marche à merveille, répondit Valérien.

— Dieu soit loué ! chantèrent les créanciers en cœur.

— Mais ! interrompit tout à coup Weinreb, voici M. de Festenburg qui vient là-bas. Que pensera-t-il s'il nous trouve tous chez vous ?

— Ne vous mettez pas en peine, répondit Valérien avec aisance.

Presque aussitôt M. de Festenburg descendit de traîneau et entra. — Je vois, dit-il, que vous êtes en affaires.

— N'importe ! répliqua Valérien. Ces gens-là voudraient affermer ma distillerie d'eau-de-vie ; mais l'idée m'est venue de la mettre à l'enchère, et depuis une heure ils se disputent comme des corbeaux sur une proie. Je les écoute et je ris, j'en suis à demi mort. Otez-vous de là, vous autres.

— Mais, à nos affaires, dit M. de Festenburg. Où en êtes-vous avec ma fille ?

— Elle est prête à me suivre au bout du monde. Comprenez-vous mon bonheur ?

— Et elle vous suivra en effet, il faut que vous l'enleviez.

— L'enlever ! vous me le conseillez vous-même ?

— J'y tiens, répliqua le vieillard, ne fut-ce que pour attraper une fois ma femme ; elle bondira de colère.

— Si vous l'ordonnez, beau-père, dit d'un air résigné le don Juan de Baratine, j'enlèverai donc votre fille, mais seulement pour vous faire plaisir.

A minuit, Valérien, jusqu'aux genoux dans la neige, attendait sous la fenêtre de la fille romanesque du trop pratique M. de Festenburg. Quand la sonnerie de l'église du village se fut éteinte, la fenêtre éclairée au dedans s'ouvrit, Hélène rattacha l'échelle de corde, puis se pencha pour tendre la main à son amant. Le courant d'air de la veille si bien préparé par Weinreb lui avait procuré un rhume poétique ; aussi avait-elle jeté par-dessus son peignoir Watteau une veste de fourrure et sur sa belle tête un baschlik brodé d'or. Lorsque Valérien eut saisi la main qu'elle lui présentait, elle attira la sienne jusqu'à ses lèvres par un mouvement rapide. — Hélène ! s'écria Valérien confus et ravi.

— Jet'aimé ! répondit-elle avec transport. Valérien enjamba le balcon et ferma la fenêtre.

— Nous ne pouvons plus rester ici, poursuivit la jeune fille frémissante, mes parents ne consentiront jamais à notre union ; mais je lutterai contre eux, contre le monde entier. Fuyons en Italie.

— Avez-vous réfléchi à ce que vous me proposez, Hélène ? fit le don Juan converti. Votre amour est mon plus grand, mon seul bonheur, il est toute ma vie ; mais si vous me suiviez, si les portes de sa propre maison se ferment à la riche et noble héritière, c'est la pauvreté qui sera notre partage. L'accepteriez-vous sans regret ?

— Je supporterai tout, sauf d'être séparée de toi.

Valérien se mit à genoux devant elle et baisa le bord de sa robe avec un respect religieux. — Je vous vénère, dit-il ; sans vous je ne saurais que devenir, je me tuerais si vous me chassiez.

— Eh bien ! il n'y a pas de temps à perdre. Ma mère m'a menacée ; elle me destine à un hypocrite que je déteste. Sauvez-moi ;

— Je vous enlève ! s'écria Valérien.

— Quel bonheur ! dit Hélène avec allégresse. J'ai toujours rêvé un enlèvement ; je me voyais fuyant de nuit la maison paternelle, je me représentais cette scène : une forêt, une chapelle, le bien-aimé m'attendant avec des chevaux. Je m'élançais sur le mien, un cheval blanc, cela va sans dire, et en route au grand galop !